

SAINTONGE, Frédéric, s.j., *Martyre dans l'ombre, Saint Noël Chabanel*. Les éditions Bellarmin, Montréal, 1958. Ill., cartes, pièces justificatives, 212 p.

Lionel Groulx, ptre

Volume 12, numéro 1, juin 1958

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301890ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301890ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Groulx, L. (1958). Compte rendu de [SAINTONGE, Frédéric, s.j., *Martyre dans l'ombre, Saint Noël Chabanel*. Les éditions Bellarmin, Montréal, 1958. Ill., cartes, pièces justificatives, 212 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 12(1), 132–134. <https://doi.org/10.7202/301890ar>

SAINTONGE, Frédéric, s.j., *Martyre dans l'ombre, Saint Noël Chabanel*. Les éditions Bellarmin, Montréal, 1958. Ill., cartes, pièces justificatives, 212 pages.

Les Jésuites canadiens continuent allégrement l'étude de leurs anciens missionnaires. L'un après l'autre revivent ceux qu'on peut appeler les géants de l'apostolat indien aux premiers temps de la Nouvelle-France. Notre revue aura largement contribué à cette illustration historique. Elle s'en glorifie. L'on aura pu lire, plus haut, après d'autres, le début d'une brillante étude sur le Père Le Jeune. Le Père Frédéric Saintonge vient de nous faire hommage de son *Martyre dans l'ombre — Saint Noël Chabanel*. Martyr un peu perdu, en effet, dans l'ombre d'un Brébeuf, d'un Charles Lalemant, d'un Daniel, d'un Garnier. Trop oublié, en raison, sans doute, de son apostolat à la fois généreux et timide, apostolat d'un apôtre qui se sent plus à l'aise, dans le rôle de coadjuteur, d'auxiliaire, que dans la responsabilité du chef. Humble, effacé, jusqu'en sa mort et son martyre, fin de héros rien moins que spectaculaire, cachée, pendant quelque temps, dans le secret de la forêt huronnière.

Ce Jésuite, fils du massif central de la France et de la rude nature du Gévaudan, n'en est pas moins issu d'une confortable bourgeoisie de robe qui a même frôlé la petite noblesse. La Compagnie de Jésus, à son « âge d'or » en France, l'attire de bonne heure. Les missions des Jésuites répandues dans les deux mondes, leur confèrent, aux yeux de la jeunesse, une séduisante auréole. L'auteur va suivre son héros pas à pas : noviciat à Toulouse, philosophie et régence à Cahors, de nouveau à Toulouse pour, en même temps, philosophie, théologie et régence ; enseignement qui va des débuts du cours jusqu'à la rhétorique inclusivement.

Comment est venue au jeune Chabanel sa vocation aux missions canadiennes ? Il a 19 ans, lors du traité de Saint-Germain-en-Laye qui restitue l'Acadie et le Canada à la France. Ardente ébullition parmi les Jésuites de la province de Paris. Depuis la prise de Québec par les Kirke, messes, prières, où se joignent Ursulines et Carmélites, implorent du Ciel la réouverture de la route du Saint-Laurent aux missionnaires de la Nouvelle-France. La vocation du jeune jésuite aux missions du Canada, ne lui sera pas une vocation imposée par ses supérieurs. C'est une vocation cherchée, ardemment sollicitée. Il peut s'embarquer pour outremer en 1643. De nouveau l'auteur va nous raconter de point en point l'odyssée du missionnaire : sa première année à Québec, son initiation ou son noviciat aux missions huronnes dans la profitable compagnie de Brébeuf, « le plus grand missionnaire d'alors » ; la montée en Huronie en 1644 ; l'arrivée à la Résidence

de Sainte-Marie, petite capitale, peut-on dire, des missions huronnes ; séjour à Ossossané, à Saint-Ignace, encore en la compagnie de Brébeuf ; en mission chez les Petuns avec Charles Garnier, dernière mission qui subsiste après l'incendie de Sainte-Marie et la fuite des Hurons à l'Île-des-Chrétiens ; rappel de Chabanel à ce dernier endroit en 1649 ; sa mort en route sous les coups d'un Huron apostat, aux bords de la Nottawassaga ; son corps jeté dans les flots.

Brève carrière, comme l'on voit, six ans au plus. Six ans d'années tragiques au Canada. Quelques mots peignent et résumement cette période : conscience trop vive parmi les colons, d'être négligés, apparemment abandonnés par la métropole ; péril iroquois à Ville-Marie, aux Trois-Rivières, sur tout le Saint-Laurent ; missions huronnes menacées de destruction, capture du Père Jogues, de Guillaume Couture, de René Goupil, route de l'Outaouais fermée aux trafiquants de castor ; puis, sur la fin, l'heure des grands martyrs, le pays huron devenu désert ; les missionnaires et les débris de leurs fidèles en fuite vers l'Île-Saint-Joseph. Le Père Saintonge suit son homme de poste en poste, et pas à pas, avons-nous dit. Cela nous vaut, à propos des années de noviciat, de scolasticat, de régence de Noël Chabanel, d'abondantes notations, peut-être trop abondantes, sur la formation ou le *curriculum vitae* des jeunes jésuites. D'autre part, la jeunesse du futur missionnaire y gagne d'être mieux éclairée. La montée en Huronie occasionne une description très objective de la route de l'Outaouais et du mode de voyager à l'époque primitive. Et nous voici en Huronie. On aimera lire la description de la Résidence Sainte-Marie sur la Wye : considérable îlot de civilisation, surgi, comme par magie, si loin du Saint-Laurent, en plein pays sauvage, la plus vaste entreprise de l'époque pour l'évangélisation et la civilisation de l'Indien de l'Amérique du Nord. Des cartes permettent de localiser, avec exactitude, les diverses missions de la région, le va-et-vient des missionnaires.

En cours de route, le Père Saintonge n'oublie pas un instant le personnage de sa biographie. Il nous fait assister à son itinéraire spirituel. Car il y a bien telle chose que cet itinéraire. Le jeune régent de Toulouse, qui avait désiré si ardemment les missions canadiennes, connaîtra, au degré suprême, les épreuves et voire les tortures morales. En lui rien du saint tout d'une pièce, comme Brébeuf, sans le moindre recul, la moindre reprise de soi-même. Chabanel est un timide. Jeté en pleine tragédie, dès son arrivée au Canada, il ne saura éviter ni les hésitations, ni les petits découragements, ni même le doute sur sa vocation de missionnaire. Et voilà qui lui fait, dans la galerie des grands

jesuites, une figure à part, originale, profondément humaine. Il apprend et parle difficilement les langues sauvages. Les Indiens du Canada, le jeune régent, le professeur de rhétorique, les avait aimés, à travers l'auréole, l'image fleurie que leur donnaient parfois les *Relations*, image enfantée et surfaite aussi par son imagination. Dès les premiers contacts, ces bons et beaux sauvages, il les avait découverts dans leur misère sordide, leur grossièreté, leur sauvagerie infecte. Des tentations plus subtiles, plus crucifiantes vont le harceler : sa vocation est-elle bien celle d'un missionnaire au Canada ? N'usurpe-t-il pas la place de plus dignes ? Le martyr possible et probable l'effraie. Le mieux, pour lui, ne serait-ce pas de rentrer en France ? Surtout, et c'est là sa pire épreuve : le Ciel le laisse sans consolation ; Dieu semble l'abandonner à ses hésitations, à son désenchantement. Pourtant cet hésitant, cet apparemment faible est le même qui, le 20 juin 1647, dans une cellule de Sainte-Marie-des-Hurons, rédige et s'en va réciter devant le Saint-Sacrement, son vœu de *stabilité perpétuelle* en la mission de l'Huronie. Geste d'ascension spirituelle qui lui restitue sa vraie taille. D'emblée le voici hissé sur le socle de ses émules, les glorieux martyrs d'Auriesville, de Téaneaustayé, de Saint-Ignace, de Saint-Jean-d'Etharita.

Le Père Saintonge vient d'écrire un ouvrage historique de la bonne espèce. Sa biographie de Noël Chabanel s'appuie sur une abondante documentation. On en trouvera la preuve aux « Pièces justificatives » de la fin du volume, pièces qui sont plutôt des notes ou références. Documentation qui n'a rien épargné pour mettre au point ce chapitre d'histoire. La matière s'offrait elle-même au biographe avec une particulière richesse. Pourquoi, se demande-t-on, s'est-il permis de se jeter ici et là dans le conjectural, le probable ? (note 8, chap. I<sup>er</sup>, p. 199). Pourquoi prêter à son personnage des sentiments que les textes n'autorisent point, si « légitimes » qu'ils puissent paraître ? Rares peccadilles, mais peccadilles tout de même. Le Père Saintonge connaît trop son métier pour ne pas savoir que les « plausibles conjectures » flairent fortement l'histoire romancée.

Lionel GROULX, ptre